

21 AOÛT > ROMAN France

Au service de Sa Majesté

Raphaël Jerusalmy invente avec brio une seconde vie à François Villon.



Premier grand poète français et peut-être le plus populaire de tous, François Villon est aussi quelqu'un dont on ignore à peu près tout. Son vrai nom (de Montcorbier, ou des Loges ?), sa date de naissance (autour de 1431), et, surtout, celle de sa mort : après 1463, parution de son *Épître* (l'illustre *Ballade des pendus*), il disparaît.

On suppose, comme notre homme était aussi génial que voyou (il fut membre de la fameuse bande des Coquillards, la pègre de son époque, et eut à plusieurs reprises maille à partir avec la justice du roi), qu'il a mal fini, au cours d'une rixe. La tentation était trop belle, pour un écrivain comme Raphaël Jerusalmy, qui est lui aussi un érudit et un aventurier – normalien, ancien agent du Mossad, il est aujourd'hui libraire d'ancien à Tel-Aviv – d'inventer à Villon une seconde partie de vie, un destin à la fois totalement romanesque et, pourquoi pas, plausible.

En 1463, donc, le roi Louis XI, qui règne depuis deux ans seulement et se bat comme un renard pour agrandir et fédérer le royaume de France, accorde à Villon son pardon et le fait tirer de la geôle où il croupit, à condition qu'il accomplisse une mission : convaincre Johann Fust, imprimeur à Mayence et associé de Gutenberg, de venir s'installer en France afin de diffuser largement les chefs-d'œuvre des Anciens, dont la *Res publica* de Platon, ouvrages mis à l'index par le Vatican, sous la férule du pape Paul II. Villon, accompagné de son compère coquillard Colin de Cayeux, obtempère et réussit. Mais Fust, avant d'accepter l'offre royale, doit en référer à ses mystérieux commanditaires, en Terre sainte. Voici le poète, devenu agent secret au service de Sa Majesté, bientôt pris dans une formidable histoire, un complot géopolitique dont l'issue pourrait avoir des conséquences incalculables, en cette fin de Moyen Âge, sur l'ordre du monde et ses équilibres. Du côté des tenants de la modernité (des Lumières avant l'heure), Louis XI, ses alliés italiens les Médicis de Florence, les Sforza de Gênes et de Milan, les Juifs. De l'autre, la pa-

DR/ACTES SUD



Raphaël Jerusalmy

pauté, et aussi l'Empire ottoman, à qui appartient la Palestine et qui, depuis la chute de Constantinople en 1453, a tout intérêt à maintenir avec la chrétienté une espèce de statu quo.

Au cours de sa mission, Villon vivra de nom-

Par-delà son intrigue, le roman peut se lire comme un hymne d'amour au livre, outil de connaissance et de civilisation, face à tous les fanatismes et tous les obscurantismes.

breuses aventures, courra bien des dangers. Il découvrira, par exemple, la « Jérusalem d'en bas », où siège la confrérie, née jadis à Alexandrie, ou encore la prison mamelouke de Nazareth. Il aura aussi le privilège de voir les jarres de Qumran, renfermant le sulfureux Testament d'Anân,

pseudo-récit de la dernière conversation du Christ avec Pilate. Testament pour testament, il révélera ses talents cachés de pasticheur et de faussaire. Il trouvera aussi l'amour et la paix dans les bras d'Aïcha, la belle Kabyle, qui lui donnera même un petit Villon... Jolie licence romanesque.

Jerusalmy s'en donne à cœur joie, dans cette saga picaresque échevelée et érudite, où il emporte son lecteur, ravi.

Mais, par-delà son intrigue, le roman peut se lire comme un hymne d'amour au livre, outil de connaissance et de civilisation, face à tous les fanatismes et tous les obscurantismes. Un combat éternel.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Raphaël Jerusalmy

La confrérie des chasseurs de livres

ACTES SUD

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-330-02261-7

SORTIE : 21 AOÛT



9 782330 022617

22 AOÛT > ROMAN France

Faber le magnifique

Faber, tableau d'époque et réflexion sur le clair-obscur du charisme, le nouveau roman de Tristan Garcia.



De lui, on a pu écrire qu'« il a été le meilleur enfant et le meilleur adolescent qui ait vu le jour dans cette ville ! Il en a été le Roi ! Son nom était la promesse de quelque chose d'immense ! ». C'était il y a longtemps, vingt ans, quelque part dans la province française,

une ville comme toutes les autres et qui les vaut toutes, nommée Mornay (mort-née ?). Il y avait, en ce temps et ces lieux-là, un jeune homme trop beau qui faisait l'ange et la bête, aussi dissipé que les dons, la grâce et les nuages peuvent l'être. Il s'appelait Mehdi Faber, mais ses amis, la foule de ceux qui le craignaient et celle plus grande encore de ceux qu'il fascinait, ne l'appelaient pas autrement que Faber. Dans cette France déjà bien exténuée, cette France blanche et apeurée du désenchantement démocratique et d'un « Sam suffit » pavillonnaire, il était pour tous comme un vivant reproche en même temps qu'une ligne d'horizon. Et puisqu'il n'est de dieu sans disciples, Faber en avait choisi deux, « biographes » fascinés tant par leur camarade que par leur propre fascination. Le premier, Basile, timide, « réglementairement » empêtré dans son adolescence, doué pourtant lui aussi, se tient d'abord à distance du charisme de Faber. La



deuxième, Madeleine, fille de pasteur, se vit comme un garçon manqué faute d'être tout à fait persuadée de réussir à être une fille. Ces trois-là, unis par les joies du minoritaire, sont amis, ce qui ne va pas sans clair-obscur, mais signifie qu'ils s'aiment. Puis, le temps passa et donna l'impression de ne plus revenir, et Faber s'en alla, emportant avec lui jusqu'à l'idée de la révolution. Madeleine est mariée, mère d'une petite fille, préparatrice en pharmacie. Basile, lui, enseigne le français et réfléchit à la permanence des choses (« les enfants de jadis sont comme des fantômes qui clignent, de plus en plus faiblement, par-dessous la lumière plus vive des

enfants d'aujourd'hui. Ni décadence ni progrès, le présent et le passé ne se comparent pas, ils s'éclipsent l'un l'autre »). Mornay n'a pas beaucoup changé. Alors, lorsque, fût-ce en frusques et haillons, Faber revient en ville...

Faber est le héros paradoxal du dernier et fascinant roman de Tristan Garcia, dont on parierait volontiers qu'il sera l'un des livres marquants de cette rentrée littéraire. Jamais Garcia ne s'était montré à ce point « naturellement » romancier. Avec ce livre-là, et ce livre seulement, il transforme l'essai marqué voici cinq ans à la parution de *La meilleure part des hommes* (Gallimard, 2008). Etourdissante variation (et d'abord étourdissante d'intelligence) autour des faux-semblants du charisme, *Faber, le destructeur* est son *Gatsby le magnifique*. Un *Gatsby* provincial, nourri à l'indie rock des années 1985-1995 et à un nihilisme d'époque, dont Basile serait le Nick Carraway (à moins que ce ne soit Garcia lui-même). De ce personnage hors norme se dégage une peinture tragique d'une société profondément normative, et d'une jeunesse qui, finalement, ne l'était pas moins. Cette jeunesse-là ne nous est pas totalement inconnue. C'est la nôtre. Ce qu'il en reste.

OLIVIER MONY

Tristan Garcia

Faber, le destructeur

GALLIMARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 21,50 EUROS / 480 P.

ISBN : 978-2-07-014153-1

SORTIE : 22 AOÛT

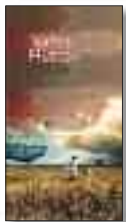


9 782070 141531

21 AOÛT > ROMAN France

Capoeira attitude

Nancy Huston tourne une fresque polyglotte de destins en forme de danses-luttes.



Quatre générations, trois continents, plusieurs langues vivantes en VO sous-titrée... *Danse noire*, le dernier roman de Nancy Huston, projette sur écran panoramique une production au casting international. Difficile de faire le pitch de cette fresque qui traverse tout le

siècle dernier enjambant gaillardement les océans de Dublin à Montréal jusqu'à Rio, de cette chorégraphie pour plusieurs solistes rythmée par les figures et les codes de la capoeira, la danse-lutte brésilienne. Au scénario et à la caméra, le narrateur, un réalisateur new-yorkais d'origine argentine, Paul Schwarz, qui tente d'écrire un film inspiré de la vie accidentée de son compagnon, Milo Noirlac, en train de mourir sur un lit d'hôpital.

Sophistiquant un peu plus encore le dispositif de *Lignes de faille*, prix Femina 2006, la romancière canadienne anglophone, installée à Paris depuis près de quarante ans, tire et tresse trois fils principaux qui relient le lecteur aux destins



de Milo, né au Québec en 1952, et de ses ascendants : sa mère Awinita, une jeune prostituée canadienne d'origine indienne, et son grand-père paternel, Neil Kerrigan alias Noirlac, Irlandais exilé à Montréal au début des années 1920. Ce tissage élaboré de voix, la polyphonie étant la marque de fabrique romanesque de Nancy Huston, mêle ici de manière tout à fait fluide des dialogues en anglais (traduits en québécois en bas de page), de l'allemand, du portugais, du gaélique parfois, des poèmes du poète William Butler Yeats, présenté avec James Joyce comme un ami de jeunesse du grand-père, « *Volontaire* »

indépendantiste lors de l'insurrection de Pâques en 1916 à Dublin, dont les aspirations à l'écriture seront toujours frustrées et qui finira son existence au Québec, fermier et père de treize enfants.

Parfois, par le biais des rappels à l'ordre du narrateur réalisateur, soucieux, lui aussi, de traduire le récit dans la langue du cinéma et qui ponctue le scénario d'indications de tournage, de propositions de plans..., l'écrivaine ironise sur la tentation d'aller trop loin dans les développements généalogiques, de se perdre dans des digressions narratives.

Parallèlement à des essais d'intervention au ton très personnel (*Reflets dans un œil d'homme*, 2012) dans lesquels Nancy Huston ne craint pas d'affronter la polémique, la romancière continue dans son œuvre de fiction de tramer serrés les mots métissés de l'exil et des « identités patchwork » faites d'arrachement et de fidélité. **VÉRONIQUE ROSSIGNOL**

Nancy Huston

Danse noire

ACTES SUD

TIRAGE : NC

PRIX : 21 EUROS / 368 P.

ISBN : 978-2-330-02265-5

SORTIE : 21 AOÛT



9 782330 022655

21 AOÛT > PREMIER ROMAN France

Tandis qu'il agonise

Récit d'une expérience aux confins de la vie et de la mort, *Palladium*, le premier roman de Boris Razon, envisage la maladie comme une expérience littéraire.



Un homme meurt. Quatorze mois durant, il meurt. Jour et nuit, dans quatre services hospitaliers différents, cet homme à qui tout fut promis, la joie d'une vie professionnelle et personnelle accomplie, se voit tout retirer, chevalier pâle des limbes errant au royaume des ombres. Un accident neurologique aussi grave que rare qui le prive de son corps dans le même temps qu'il aiguise la perception du manque, qui ouvre les vannes du cauchemar d'un terrifiant « entre-deux », le tue et le ressuscite, le réinvente. Cet homme abattu, c'est (c'était ?) Boris Razon. Ce jeune homme doué, directeur des Nouvelles Ecritures et du Transmedia chez France Télévisions, pressenti pour prendre la direction de France 4, réputé très proche de Bruno Patino, est aujourd'hui considéré comme l'un des hommes clés du nouveau paysage audiovisuel français. Il était encore rédacteur en chef au Monde.fr lorsqu'il fut brutalement frappé par la maladie. Ne nous y trompons pas, *Palladium*, le livre par lequel il rend compte de cette expérience terrifiante de dépos-

session de soi, n'est pas qu'un compte rendu clinique, une autofiction à l'heure du désastre, mais bel et bien un roman. Après tout, la maladie parfois ne laisse d'autre choix au malade qu'une espèce de « schizophrénie de première urgence » et Boris Razon ici est double, narrateur et personnage. Comme il est rappelé dès les premières pages, le mot « palladium » signifie tout ce qui est garant de la conservation d'une chose. Pour l'auteur comme pour le patient, ce sera donc l'écriture, seule garante d'une organisation minimale et a posteriori de son chaos intime. Le livre de Razon n'est pas sans susciter des échos du *Mars* de Fritz Zorn (Gallimard, 1979) pour sa dérive presque onirique vers un hors-champ du réel et de la représentation, mais aussi au récent *Réanimation* de Cécile Guilbert (Grasset, 2012), pour le sujet bien sûr, et pour sa volonté de créer des effets de sidération face à la maladie et au monde médical, qui sont autant d'effets de style. Sans doute, Boris Razon a-t-il dû abandonner sur ses lits de douleur quelque chose de lui. Mais, c'est ainsi, en « se jouant la peau », que naissent et renaissent les écrivains. OLIVIER MONY

Boris Razon

Palladium

STOCK

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 480 P.

ISBN : 978-2-234-07532-0

SORTIE : 21 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

Ange, ou démon ?

Une nouvelle fantaisie loufoque d'Emilie de Turckheim.



Au fil de ses derniers romans, Emilie de Turckheim nous a quelque peu accoutumés à ses histoires délirantes qu'elle met en mots de la manière la plus blanche possible, afin de les rendre, sinon logiques, presque crédibles, et de susciter l'interrogation du lecteur. Après le très échevelé *Héloïse est chauve* (Héloïse d'Ormesson, 2012), où la forme épousait le fond, elle a mis un semblant d'ordre dans son grand bazar, pour cette *Sainte*. Placée dès l'enfance sous le patronage de sainte Hélysabel, l'héroïne ne doute pas qu'elle a été mise sur cette terre pour faire le bien, gagner son paradis et être un jour canonisée. Sauf qu'elle s'y prend de curieuse façon : elle se fait renvoyer de son pensionnat très catholique, tue son chat, vole de l'argent à sa vieille mère qu'elle va voir pieusement dans sa maison de repos, supporte à peine les divagations alzheimeriennes du vieux voisin dont elle s'occupe... Il n'y a qu'avec Marie, sa meilleure amie, qu'elle se sente à l'aise. Celle-ci, secrétaire dans une marbrerie funéraire, deviendra actrice porno, en ménage avec une star du genre, José, qui lui fera un enfant.

Mais la grande affaire de l'héroïne, sa principale BA, c'est d'aller visiter en prison Dimitri, un criminel de bas étage. Très assidue, elle finit par devenir son amie, l'hébergeant un temps chez elle, à sa libération, en compagnie de sa copine de 20 ans, enceinte. Sauf que dans le « civil », le voyou a perdu tout son charme, et l'héroïne toute raison de vivre et d'accomplir ce qu'elle estime être son sacerdoce. Elle va donc accuser mensongèrement Dimitri de l'avoir violée, ce qui va le renvoyer illico derrière les barreaux, où elle pourra aller de nouveau le reconforter. Mais tout ne va pas se passer selon les désirs de l'héroïne, laquelle va basculer dans une démence complète, télescopant les personnages et les épisodes surréalistes, dans un maelström impossible à synthétiser. Les fans d'Emilie de Turckheim adoreront, les autres resteront sans doute perplexes. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'on a affaire à l'un des auteurs les plus singuliers de sa génération et de notre paysage littéraire. J.-C. P.

Emilie de Turckheim

Une sainte

HÉLOÏSE D'ORMESSON

TIRAGE : 6 000 EX. (PROV.)

PRIX : 18 EUROS (PROV.) ; 208 P.

ISBN : 978-2-35087-233-9

SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT >

PREMIER ROMAN France

Attrape-la si tu peux



Il y a fort à parier que le héros de l'épatant premier roman de Jérôme Prieur est persuadé que les femmes sont magiques, comme le clamait Antoine Doinel dans les films de Truffaut. Lorsqu'on le découvre, monsieur est un homme à la mer. Au sens propre puisqu'il se trouve en bien mauvaise posture dans l'Atlantique pour ne s'être pas assez méfié d'une baignade mauvaise. Son salut, il le doit à l'arrivée d'une providentielle surfeuse, sirène blonde, saine et sportive. Quand il la revoit, après s'être remis de ses émotions, elle lui demande tout de go s'il est prêt à tuer quelqu'un qu'il ne connaît pas ! La blonde, qu'il décide de baptiser Oslo « pour qu'elle ait un nom », l'incite à retrouver une femme et à la faire disparaître. Puisqu'il a conscience qu'il est grand temps pour lui de faire quelque chose de sa vie, le narrateur de Jérôme Prieur se lance donc sur la piste d'une dénommée Madeleine. Celle-ci a eu deux maris, le second étant le beau-frère du premier ! Dans son appartement parisien où il parvient à s'introduire, il tombe sur une moquette vert gazon et un frigo rempli de doses de sauce soja !

L'auteur de *Séance de lanterne magique* (Gallimard, « Le chemin », 1985) et de *Roman noir, essai sur la littérature gothique* (Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2006) entraîne le lecteur de surprise en surprise et déploie une fantaisie réjouissante jamais démentie. Impossible de résister longtemps au charme qui se dégage de son coup d'essai vif, enlevé, léger et pétillant. Impossible aussi de ne pas se prendre d'emblée de sympathie pour son protagoniste au cœur d'artichaut. Un type qui se souvient d'une Natascha qui estimait qu'elle avait trop de cheveux et dont il est longtemps resté épris, ou d'une Liza dont il aimait la manière de dire « carrément » à tout bout de champ. Un type capable de surcroît de déclarer : « J'adore les hôtesse de l'air rien que pour leur nom.

Aussitôt je me rappelle l'ouvreuse du Louxor qui me chuchotait dans le faisceau de sa lampe torche : "Dépêchez-vous d'entrer ! J'ai peur du noir." »

ALEXANDRE FILLON

Jérôme Prieur

Une femme dangereuse

LE PASSAGE

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 206 P.

ISBN : 978-2-84742-275-7

SORTIE : 22 AOÛT



21 AOÛT > ROMAN France

Le rêve de Laura

Hantée par des visions, l'héroïne du nouveau roman d'**Hélène Frappat** tente de résoudre l'énigme de la disparition d'un petit garçon. Un mystère aux accents gothiques.



La dame de Shalott est un long poème de lord Tennyson, inspiré du cycle arthurien. L'héroïne éponyme, recluse dans un donjon, est frappée d'une malédiction : elle ne voit du monde extérieur que le reflet dans un miroir, reflet qu'elle ne cesse de tisser sur son métier... Quand Hélène Frappat, grande lectrice de poésie anglaise, tombe par hasard sur cette ballade, elle sait que les vers du poète victorien sont pour elle – destinés à être la matière d'une fiction. De fait, ils innervent et rythment son dernier roman, *Lady Hunt*. Après *Inverno* (Actes Sud, 2011), une histoire à double hélice, racontant l'échappée de la narratrice fuyant un amour déçu à Rome et l'émancipation de la mère d'une amie d'enfance, Hélène Frappat poursuit une voie plus romanesque. Ses premiers textes, tout en tenant de l'investigation, avaient quelque chose du récit troué. Se dégageait d'eux un charme impressif... Ici, le charme agit encore et le mystère n'a pas désépaissi, mais l'auteure de *Par effraction* (Allia, mention spéciale du jury du prix Wepler-Fonda-



tion La Poste 2009) a pris le soin d'ourdir, telle son inspiratrice, la dame au miroir du poème, un enchaînement d'épisodes qui forme une intrigue aux accents gothiques. Affublée du vieux Burberry de son père, Laura Kern, avatar féminin et juvénile de l'inspecteur Colombo, va mener l'enquête de la Plaine-Monceau à la lande galloise dont est originaire sa famille paternelle. Laura travaille dans une agence immobilière du quartier des Ternes, à Paris. Dans les appartements vides, elle couche avec son employeur et amant, qu'elle nomme sobrement « le Patron ». Laura fait visiter un typique appartement haussmannien à un couple accompagné d'un enfant de 7 ou 8 ans. Là-bas sur les lieux : les chambres sont en enfilade mais l'endroit est clair... Et de s'apercevoir soudain que

l'enfant a disparu ! Une énigme de plus pour Laura. Ou peut-être la disparition d'Arthur n'est-elle qu'un morceau du même puzzle ? Hantée par le rêve d'une maison et la vision d'une « femme aux cheveux rouges », Laura est également obsédée par la chorée de Huntington, une maladie dégénérative héréditaire, qui avait précipité le suicide de son père, John, un peintre féru de Tennyson.

Le métier de sa protagoniste permet à Hélène Frappat de déployer des trésors d'imagination et de broder une galerie de portraits de clients les plus divers : l'un veut retrouver la demeure de son enfance ; l'autre, dégoûté par l'appartement de sa maîtresse, désire un nouveau lieu plus propice à sa relation extraconjugale... Mais, outre ces situations cocasses, ce que la romancière réussit formidablement bien est une atmosphère hitchcockienne teintée d'absurde (le coq-à-l'âne des comptines et la concaténation d'images oniriques traversent le récit). La tonalité psychotique de la narration – Laura Kern est-elle réellement visitée par « Lady Hunt » ou folle à lier ? – rend le texte proprement inquiétant. **SEAN J. ROSE**

Hélène Frappat

Lady Hunt

ACTES SUD

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-330-02355-3

SORTIE : 21 AOÛT



28 AOÛT > ROMAN France

Hélène & John

Une jolie fable générationnelle, sur la paternité, la transmission, le passage à l'âge adulte. Et le tennis.



Il est assez piquant de découvrir ce roman dans la foulée de Roland-Garros, puisque toute la destinée de Julien Belot, le héros, est la conséquence de matchs de tennis : depuis ce beau jour de 1978 où sa mère, Hélène, jeune fille au pair aux Etats-Unis, assiste par hasard, à Hartford, Connecticut, à la première victoire contre Pfister d'un certain John McEnroe. Le gaucher d'origine irlandaise est jeune et beau, puissant, il a du caractère. Elle craque. Quelques mois plus tard, à San Francisco, elle succombe. Deux nuits d'amour, dont elle prétend que Julien est le fruit.

Après cet épisode flamboyant, Hélène n'a plus fait grand-chose de sa vie. Alcoolique, tabagique, dépressive, vivant aux crochets de ses parents, elle s'est confite en dévotion pour son John, suivant toute la carrière de la star des courts jusqu'en 1993, l'année où il a pris sa retraite. Vibrant pour ses succès, déplorant et excusant ses (nombreuses) défaites, lesquelles rythment les chapitres du roman, composé en apparence au

SAMUEL CORDIER/C. LATÈS



mépris de la chronologie. Il s'ouvre, ainsi, en 1984, lors de la finale de Roland-Garros entre Lendl et McEnroe. La mère et son fils (de cinq ans) sont devant la télé. Alors que Hélène n'a d'yeux que pour John, Julien, lui, prend fait et cause pour Lendl, le Tchèque pourtant peu glorieux. Comme pour se venger, elle annonce au gamin de qui il est le fils, histoire de pourrir toute sa vie. Mais Julien a du ressort. Il va mener son bonhomme de chemin, devenir à son tour tennisman, et même un assez bon, tout en conservant son secret. Mille fois, il manque écrire à celui qu'on lui a dit être son père, lequel ne lui a jamais donné le moindre signe. Soit McEnroe n'a jamais eu connaissance de cette paternité, soit Hélène a tout inventé. Julien, lui, est droitier...

Une mère absente, un peu sadique, immature, égoïste, qui refusa sa vie avec un expert-comptable avant qu'ils ne se tuent à Ornans et soient enterrés, forcément, en son illustre cimetière. Julien s'est élevé tout seul, « adopté » par les familles de ses ami(e)s. Il s'est caparaçonné à sa façon, frimeur, séducteur, un peu misogyne, et, au final, médiocre : en 2006, il renonce définitivement au tennis, épouse une Caroline, lui fait des jumeaux, s'engage dans les impôts et se met au vélo !

Le fils de John McEnroe, magistralement conçu et mené, est le roman doux-amer de la construction d'une personnalité en dépit de l'adversité. C'est le livre, aussi, des illusions perdues. Julien est un personnage en demi-teinte, pas un super-héros, mais attachant, doué d'un sacré instinct de survie et d'un bel humour pince-sans-rire. Contrairement à McEnroe battu par Lendl, Sampras, Cherkasov, Hlasek et quelques autres, **Arnaud Friedmann** a gagné son match.

J.-C. P.

Arnaud Friedmann

Le fils de John McEnroe

JC LATÈS

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 17 EUROS ; 284 P.

ISBN : 978-2-7096-4466-2

SORTIE : 28 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN France

La musique adoucit les Russes

Un pianiste français dégèle un hameau de Sibérie centrale.



Mourava, un hameau de Sibérie centrale, le long de l'Iénisseï, compte 63 habitants. Dont Vladimir Golovkine, le balayeur-nettoyeur-éboueur, 65 ans, un brave type qui, contrairement à ses concitoyens, est abstinent. S'il ne picole pas les divers alcools

frelatés que l'on baptise abusivement, chez lui, « vodka », il ne crache pas, en revanche, sur une petite partie de *dourak* (« fou »), le poker local. De toute sa modeste existence, Vladimir n'a eu qu'un rêve : prendre un jour l'*Alexander Matrosov*, la patache qui relie Mourava à la civilisation, descendre le fleuve pour s'en aller finir à Krasnoïarsk, la métropole régionale. Mais pour ce faire, il lui faut un bon paquet de roubles, et ce n'est pas son maigre salaire qui lui permet ce genre de fantaisies. Aussi, le pauvre diable, lorsqu'il voit cogner à sa porte, un beau jour, un étranger à qui il propose illico le vivre et le couvert, se considère-t-il comme béni des dieux. Il va peut-être pouvoir être exaucé. Quitte à passer sur les bizarreries de son pensionnaire.

Celui-ci, c'est Colin Cherbaux (que Vladimir et les autres prononcent « Kolincherbo »), un tout petit Français ridicule, surnommé « Jivaro » durant toute sa triste jeunesse, lequel compense sa



Olivier Bley

taille lilliputienne par une énergie à toute épreuve : musicien de concert à la carrière médiocre, il est réputé pour son toucher de « *plantigrade* » et tous les pianos qu'il a bousillés. Un peu comme Liszt, même si son compositeur de prédilection, à lui, c'est Rachmaninov. Excepté le concerto n° 2 en do mineur, durant l'exécution duquel la main droite de l'artiste se bloque. « *Trouble fonctionnel*. » Cherbaux a donc décidé de fuir la scoumoune en se réfugiant au bout du

bout du monde, mais avec son instrument, objet d'un luxe inouï qui trône bientôt dans l'isba, plutôt rustique, de son hôte.

Et dont il joue. Sous le charme, les braves Sibériens (Vladimir, son cousin Sergueï, le poivrot, Sveta, l'herboriste-guérisseuse, et enfin Oleg, ancien cosmonaute devenu ermite mélomane) vont faire tout leur possible pour aider Kolincherbo, et peut-être le guérir. Qui sait ?

Olivier Bley, lui, ne souffre d'aucun trouble fonctionnel de la main droite. Il enchaîne les romans à un rythme de stakhanoviste, avec la même imagination, la même fantaisie, les mêmes qualités stylistiques. Après *Le maître de café*, paru chez Albin Michel en 2012, vaste épopée empyreumatique italienne, voici une courte fable sibérienne, arrosée, sylvestre et fraternelle. Allegro. Il y est prouvé de-rechef que la musique adoucit les mœurs, même des plus rudes, que, malgré toutes leurs différences, des hommes de bonne volonté peuvent s'entraider, et que leurs rêves, même les plus fous, peuvent devenir réalité. Un vieux cantonnier sibérien peut ainsi partir pour la ville et un pianiste minable trouver enfin la sérénité et un public acquis à son seul talent. J.-C. P.

Olivier Bley

Concerto pour la main morte

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 18 EUROS ; 234 P.

ISBN : 978-2-226-24966-1

SORTIE : 22 AOÛT



9 782226 249661

14 AOÛT > PREMIER ROMAN France

La vie en rose

La chanteuse et musicienne Julie Bonnie dédie son premier roman à l'expérience brute de la maternité.



Béatrice est auxiliaire de puériculture dans une maternité parisienne. Mais dans une première vie, dans les années 1990, elle a été danseuse nue dans un « *cabaret musical underground* ». Un changement de quotidien radical et douloureux. Dans sa

« *blouse vieux rose* », elle affronte chaque jour un univers de sueur, de sang et de larmes où tout est affaire de vie ou de mort, croisant de chambre en chambre des mères rescapées d'une guerre. C'est un planning de tâches routinières, de visites à des accouchées épanouies ou pantelantes, de soins à des bébés avides ou atones, la traversée d'une concentration exceptionnelle d'émotions violentes. Dans le service qui héberge depuis des années « *la dame du 2* », « *jamais partie* », la puéricultrice, petite soldate docile du personnel soignant, assiste femmes et nouveau-nés dans tous ces gestes que la fatigue infinie, la détresse impuissante parfois peuvent rendre les moins évidemment naturels



Julie Bonnie

du monde : changer son bébé, le nourrir... « *Je suis un numéro. C'est ce que je suis venue chercher. Devenir tellement normale que personne ne connaîtra ma folie.* » Car comment s'adapter quand on a connu autrefois la vie d'artiste ? Dix ans à danser « *une transe vaudou* » presque tous les soirs, à sillonner toute l'Europe aux côtés de Gabor, le violoniste, garçon de l'Est pour qui elle a quitté Tours à 18 ans, Paolo, le batteur, Pierre et Pierre,

les deux stripteaseurs... Comment oublier cette longue et amoureuse tournée au cours de laquelle sont aussi nés des enfants ? Et comment contenir les bouffées d'angoisse récurrentes qui ont toujours traversé son corps. « *Par crises incontrôlables, mes contours disparaissent, ma peau ne remplit plus sa fonction, je perds mon enveloppe.* »

Personnage à plusieurs fonds – « *Marilyn de province* », showgirl punk-rock, puéricultrice anonyme –, la narratrice du premier roman de Julie Bonnie emprunte sans doute de nombreux traits à cette musicienne quadragénaire, auteure de trois albums solo après avoir été chanteuse et violoniste dans plusieurs groupes dont Kid Loco... Mais plus que l'hommage attendri qu'il rend à une jeunesse rock'n'roll, ce texte qui ne prend pas de gants tire sa force de son immersion dans les recoins les plus concrets, les plus organiques, les plus bruts de l'enfantement. A déconseiller à celles et ceux que les histoires de maternité un peu crues font tourner de l'œil.

V. R.

Julie Bonnie

Chambre 2

BELFOND

TIRAGE : 5 500 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-7144-5579-6

SORTIE : 14 AOÛT



9 782714 455796

RENTRÉE LITTÉRAIRE

29 AOÛT > ROMAN France

Liaison fatale



Comédienne et scénariste, **Nelly Alard** a fait grande impression avec son coup d'essai, *Le crieur de nuit* (Gallimard, 2010, repris en Folio), très justement couronné par le prix Roger-Nimier. La revoici en librairie

avec un livre plus ambitieux et plus abouti encore, *Moment d'un couple*. Le deuxième roman de Nelly Alard met en scène Olivier et Juliette. Tous deux ont passé la quarantaine et ne font pas leur âge. Il s'agit là d'un couple installé à Paris près des Buttes-Chaumont avec leur fille, Emma, et leur fils, Johann, de 6 et 4 ans. Séduisant mais manquant de confiance, Olivier participe aux tâches du ménage et s'occupe des bambins tout en étant journaliste dans un hebdomadaire réputé. Juliette, qui a grandi à Limoges et a traversé des choses pas faciles, est quant à elle chef de projet technique chez Galatea Network. Ils sont ensemble depuis dix ans, poursuivent une histoire « *qui n'a ni queue*



ni tête » à en croire Juliette. Histoire à rebondissements qu'elle résume ainsi : « *Rencontre puis Trahison puis Amour puis Rupture puis Mariage puis Vie commune* ». Tout bascule de nouveau dans leur existence quand Olivier l'appelle un jour alors qu'elle est au parc avec une amie et les enfants, et lui annonce qu'il ne peut pas aller au cinéma avec elle. Olivier déballe tout : il a une liaison depuis trois mois avec une élue socialiste. Cette dernière, Victoire, est une jeune et plutôt jolie rousse qui n'est pas le genre « *à en rester là* » et pratique « *l'encerclement suivi d'un harcèlement minutieux et systématique* ». L'adultère, pour Juliette, est un mot qui évoque « *le drame bourgeois et le vaudeville poussièreux* ». Elle commence à boire trop, abuse des somnifères. Il lui faut tenir le coup, avoir des nerfs solides puisque le cauchemar ne fait que commencer... D'une rare justesse de trait et d'une grande maîtrise, *Moment d'un couple* s'annonce comme l'un des temps forts de la rentrée française.

Nelly Alard

Moment d'un couple

GALLIMARD

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-07-014195-1

SORTIE : 29 AOÛT



AL. F.

5 SEPTEMBRE > PREMIER ROMAN France

Détour par la folie du monde

Le premier roman de **Thomas Krysaniciac** donne à lire le quotidien d'un homme paranoïaque, pour qui le monde prend un sens nouveau.



De l'auteur, on ne saura pas grand-chose. Il a 27 ans et se présente comme un musicien. Mais c'est déjà une piste : si l'on est saisi aux premières pages du *Pyromane*, son premier opus littéraire, c'est avant tout une question de travail de la langue – une écriture comme on en trouve désormais rarement, pleine et soignée, écho d'un temps lointain où la plume bouclait les phrases moins vite que le clavier de l'ordinateur. C'est dans ces phrases que se déploie le récit d'un personnage anonyme, qui vit pratiquement reclus dans son appartement, terrifié à l'idée que celui-ci prenne feu. Un pyromane, donc, par l'obsession et non d'abord par l'action. Par ses fenêtres, dieu merci, peu de soleil susceptible de déclencher l'incendie : seule la flèche de la cathédrale de Strasbourg menace à l'horizon.

L'intrigue, on le voit, est ténue – peut-être, comme le suggère son déroulement un peu anarchique, parce qu'elle n'est pas essentielle. Le récit est plutôt le lieu de méditations hallucinatoires sur ce qu'il faut appeler le réel, un réel

devenu cauchemardesque, c'est-à-dire signifiant. Entre la folie du monde, saturé de chats morts, de faits divers et de voisins dostoïevskiens, et la conscience troublée, un lien se crée : « *L'impression m'est apparue qu'il existe une corrélation entre mon état et l'embrassement du monde [...] – même si je ne sais pas qui, de moi ou du monde, s'est propagé à l'autre.* » De là, chaque seconde de panique latente est l'occasion d'un émerveillement comme métaphysique à propos des événements et des choses, surtout des choses. Sous le regard de cet homme, qui tient du *Conformiste* pour l'écriture et du *Journal d'un fou* de Gogol pour la progression, elles s'animent peu à peu et se dotent d'une vie propre, entre ruse complice et conjuration inquiétante. Quelle présence gouverne tout cela ? Du brasier de l'esprit se dégagent quelques flèches, pointées vers le ciel avec la cathédrale, ou vers un repli obscur d'un grand combat intérieur, où Bernanos aussi aurait pu trouver son compte. Une voix s'est fait entendre, musicale et singulière. Reste à trouver ce qu'elle a à nous dire. **FANNY TAILLANDIER**

Thomas Krysaniciac

Le pyromane

L'ÂGE D'HOMME

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-8251-4272-1

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



29 AOÛT > ROMAN États-Unis

His name is Joe

L'écrivain et créateur de la série *Bored to death* revient avec un fier hommage au roman noir.



De passage en France l'année dernière pour y présenter son dernier livre, *Une double vie, c'est deux fois mieux* (éditions Joëlle Losfeld), **Jonathan Ames** ne cachait pas son admiration pour les romans noirs que Donald Westlake signait du pseudonyme Richard Stark.

Romans cinglants où l'on retrouve un personnage culte et sans états d'âme du nom de Parker. Son nouvel opus, *Tu n'as jamais été vraiment là*, est un hommage direct et revendiqué à Stark et Parker. Le héros d'Ames, lui, se nomme Joe. Dans une ruelle à sens unique de Cincinnati, alors qu'il vient d'exfiltrer une fille en danger et s'apprête à quitter la ville, il doit d'abord parer l'attaque d'un inconnu armé d'une matraque.

Franc-tireur, ancien marine et ancien du FBI, Joe a du répondant. Mi-irlandais, mi-italien, 48 ans, un mètre quatre-vingt-huit pour quatre-vingt-six kilos, notre homme est doté d'une mâchoire en forme de pelle et de mains impressionnantes. Sans compter qu'il fait chaque matin cent pompes et cent redressements assis. Voici

quelqu'un qui pense souvent au suicide et a déjà essayé d'en finir, qui a conscience de ne pas être totalement sain d'esprit.

Brûlé par tout ce qu'il a enduré, notamment par le souvenir d'un père cogneur, Joe veut rester maître de lui-même, pur. Il est revenu habiter chez sa vieille mère qui ressemble à une veuve méditerranéenne. Son salaire, il le gagne grâce aux missions que lui confie McLeary. Un ancien flic et détective privé qui sert d'intermédiaire pour des agences de sécurité et des cabinets d'avocats. Pour l'heure, il lui faut aider le sénateur Votto dont la fille de 13 ans a été enlevée, droguée et envoyée dans un bordel de la ville...

Haletant, électrique et violent, ce roman est une course-poursuite d'une rare maîtrise qui se dévore d'une traite. L'auteur de *L'homme de compagnie* (Bourgeois, 2001, repris en Points) frappe fort et réussit l'exploit d'égaliser son maître Richard Stark. Avec Joe, Parker a bel et bien trouvé son digne successeur. **AL. F.**

Jonathan Ames

Tu n'as jamais vraiment été là

JOËLLE LOSFELD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-PAUL GRATIAS

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 12,90 EUROS ; 100 P.

ISBN : 978-2-07-249532-8

SORTIE : 29 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Espagne

Un couple presque parfait

Après un ample roman en trois volumes, *Ton visage demain*, Javier Marías revient avec *Comme les amours*.



Alors qu'il était déjà à la tête d'une œuvre impressionnante, Javier Marías a forcé l'admiration avec *Ton visage demain*. Un opus en trois volumes – *Fièvre et lance*, *Danse et rêve*, *Poison et ombre et adieu*, traduits chez Gallimard entre 2004 et 2010) – où il transcendait son art romanesque.

L'auteur de *Demain dans la bataille pense à moi* (Rivages, 1996, repris en Folio) et d'*Un cœur si blanc* (Rivages, 1993, repris en Folio) prouve encore, avec *Comme les amours*, qu'il n'a rien perdu de sa verve.

Sa narratrice, Maria Dolz, travaille dans une maison d'édition madrilène. La jeune femme a l'habitude d'écouter les écrivains, de les conseiller, de répondre à leurs demandes les plus fantasques – telle celle, formulée par un prosateur persuadé d'être bientôt couronné par le prix Nobel, qui est à la recherche de deux grammes de cocaïne. Elle connaît donc par cœur les faiblesses, les vanités et les bêtises de chacun, croisant parfois sur son chemin des parasites et des pingres sans amour-propre.



Chaque matin, dans la cafétéria où elle prend son petit-déjeuner, Maria observe un couple qu'elle trouve parfait. Un couple qui semble heureux, complice et serein, dont l'image suffit immanquablement à lui remonter le moral. Lui se nomme Miguel Desvern ou Devern, et elle Luisa Alday. Monsieur est un homme aux « traits fort aimables », vêtu d'une « manière distinguée, légèrement surannée, sans pour autant frôler le ridicule ou l'anachronisme », qui fait partie d'une société de distribution cinématographique. Or voici qu'il vient subitement à disparaître. Maria

apprend qu'il a été poignardé avec un couteau papillon par un indigent, le dénommé Vasquez Cannella, qui l'a pris pour un autre. L'éditrice va faire ensuite connaissance avec l'inconsolable Luisa Alday, l'épouse élégante sans ostentation du défunt, qui n'arrive pas à remonter la pente. Elle l'avait repérée à la cafétéria et l'avait même surnommée « la Jeune Prudente ». Par l'entremise de Luisa, Maria rencontre aussi le meilleur ami de Devern, Javier Diaz-Varela, dont elle va devenir la maîtresse. Un étrange personnage tapi dans l'ombre de Luisa, qui soutient à Maria que « la fiction a la faculté de nous apprendre ce que nous ne connaissons pas et ce qui n'arrive pas » et l'entretient du Colonel Chabert de Balzac.

Affûté comme jamais, Javier Marías subjugue le lecteur avec la souplesse de sa prose, l'intelligence de son propos, son sens des situations et des retournements. Nous ne sommes jamais à l'abri, semble-t-il dire, dans ce roman qui parle d'amour et de mort avec une rare virtuosité. Et montre qu'il est toujours dangereux de se trouver au milieu d'une trajectoire... AL F.

Javier Marías
Comme les amours
GALLIMARD
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
ANNE-MARIE GENIN ET
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 22,50 EUROS ; 384 P.
ISBN : 978-2-07-013873-9
SORTIE : 22 AOÛT



22 AOÛT > ROMAN Islande

Vous avez un nouveau message

Zulma publie en français *La lettre à Helga*, de la littérature islandaise qui n'est ni un polar, ni une saga, ni un guide de voyage : juste un grand roman.



Il va falloir se le dire : il se passe quelque chose en Islande. Non content d'être le seul Etat au monde à avoir eu le culot sauveur de se mettre en faillite en 2008 et de traîner en justice les banquiers qui avaient vidé la banque, et non content d'être capable de paralyser d'un coup l'ensemble du trafic aérien avec un poisson d'avril en forme de nuage de cendres en 2010, il semblerait que la grosse île ait décidé d'avoir en plus une littérature florissante.

Et l'on ne parle pas ici des trépidantes enquêtes d'Arnaldur Indridason, ni du vénérable Gudbergur Bergsson dont Métaillé a traduit l'excellent *Deuil* il y a quelques mois. Non, il s'agit du premier roman d'un jeune thésard répondant au nom sonore de **Bergsveinn Birgisson**. Un court texte de 130 pages. Un roman épistolaire. Une lettre d'amour. Rien que ça.

Un vieil homme prend la plume pour écrire à Helga, avec qui il a partagé du temps de leur jeunesse un adultère foudroyant. Dans leur petit hameau perdu loin de toute civilisation (car ils sont



l'un et l'autre éleveurs de moutons, en 1939, alors que les premiers tracteurs viennent de faire leur apparition), ils s'aiment sur la paille de l'étable, juste assez fort pour qu'elle tombe enceinte et qu'il ne s'en remette jamais. Elle lui propose de partir pour Reykjavik, il refuse, trop attaché à sa terre ancestrale. Elle part sans lui. Il est malheureux. Il ne le lui avouera que quarante ans plus tard, une fois son épouse descendue dans la tombe : ce sera *La lettre à Helga*.

Et c'est à lire : pour la langue fleurie du vieillard, volontiers lyrique, à qui Helga répond : « Ne viens pas me servir tes foutus vers de mirliton sur la putain

de terre natale » ; pour la narration enlevée et drôle, qui nous entraîne dans les fjords mystérieux et nous raconte des histoires de béliers difformes et de cadavres fumés en attendant le dégel. Il faut lire ce roman parce que le désir y est dit avec des mots vrais, et que c'est autre chose que cent cinquante nuances de graisse. Et parce que Birgisson nous offre un tableau fin des métamorphoses de l'Islande, dans laquelle l'immense nature palpite partout. La force de l'écrivain se révèle à chacune des phrases rythmées, à chaque considération sur le temps ou la ville, aussi bien lorsque le vieillard décrit son amour pour son tracteur et son bélier que quand il convoque à mots couverts, pour justifier ses décisions douloureuses, Kierkegaard et *Le mythe de Sisyphe* (« C'est de la pure connerie. [...] C'était dans la nature humaine de transbahuter des pierres sur les hauteurs [...] en un beau cairn qui servirait de point de repère »). On est ému, on rit, on réfléchit. On découvre un monde en dix-huit courts chapitres, dans une traduction virtuose. Il se passe quelque chose de neuf en terre islandaise.

Bergsveinn Birgisson
La lettre à Helga
ZULMA

TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR CATHERINE EYOLFSSON
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 16,50 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-84304-646-9
SORTIE : 22 AOÛT



FANNY TAILLANDIER

29 AOÛT > ROMAN Autriche

Hiro et Tetsu

L'Austro-japonaise Milena Michiko Flasar raconte, sur fond de Japon postindustriel, l'amitié entre un marginal de 20 ans et un cadre qui vient d'être licencié.



Le narrateur observe l'homme qui s'assoit tous les jours sur le banc du parc. L'homme en cravate à rayures rouges et grises mange son *bento*, la gamelle que lui a préparée son épouse. Il est d'un certain âge – l'archétypal *salaryman*, anglicisme par lequel les Japonais désignent la gent salariée vouée corps et âme à son entreprise. Le narrateur, quant à lui, est jeune, mais ne fait pas d'études, évite tout contact avec autrui et vit cloîtré dans sa chambre. C'est un *hikikomori*, un échantillon du phénomène de désocialisation chez les adolescents, de plus en plus courant dans la société nippone postindustrielle.

La cravate de Milena Michiko Flasar est l'histoire d'une rencontre entre Taguchi Hiro, l'*hikikomori* de 20 ans, et Ohara Tetsu, le cadre de bientôt 60 ans, surnommé « Cravate » par le premier. Hiro voit bien que Cravate est différent : lorsqu'il pleut, il ne court pas à l'abri comme tout le monde mais reste assis sur son banc à recueillir la pluie dans le creux de ses mains. Il n'est d'ail-

leurs pas pressé, il ne va nulle part : Cravate a perdu son travail. Pourtant, chaque matin, il dit au revoir à sa femme en emportant son déjeuner. Entre le post-adolescent asocial et le vieux cadre licencié naît une muette entente. Et bientôt, un dialogue. Au fil de l'échange, on se rend compte qu'être à la marge de ce Japon contemporain, avec ses pressions sociales et ses objectifs de performance, était leur destin, leur volonté profonde. Mort d'un ami poète, suicide d'un camarade de classe, deuil d'un enfant... Chacun se raconte, et, à travers la confession, l'auteure née en 1980 de mère japonaise et de père autrichien, à Saint-Hippolyte en Basse-Autriche, parvient avec une délicatesse de plume infinie (chapeau le traducteur !) à faire passer un nuancier de sentiments complexes. On est touché par la rébellion à vif de « l'at-trape-cœurs » japonais, aussi par la tendre fidélité de l'homme cravaté envers sa femme. Pourquoi lui ment-il ? « Elle a mérité mieux, beaucoup, beaucoup mieux que la vérité. » S. J. R.

Milena Michiko Flasar

La cravate

L'OLIVIER

TIRAGE : 5 000 EX.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

(AUTRICHE) PAR OLIVER MANNONI

PRIX : 18,50 EUROS ; 168 P.

ISBN : 978-2-8236-0136-7

SORTIE : 29 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ESSAI France

Proust version 2.0

François Bon fait de la *Recherche* un territoire rendu encore plus fascinant à l'heure du numérique.



Proust est un auteur qu'on relit plus qu'on ne lit. Etrange paradoxe. Dans son essai, François Bon en ajoute un autre : un dialogue temporellement impossible mais esthétiquement plausible entre Proust et Baudelaire, le premier étant né quatre ans après la mort du second. Mais qu'importe le temps. Le temps, c'est la matière même du monde proustien et l'écrivain l'aborde dans sa diversité, dans ce qu'elle offre comme digressions, rêveries, obsessions et plaisirs. *Proust est une fiction*. Donc on peut tout se permettre. Le faire dialoguer avec Baudelaire, le montrer assis sur le bord de sa tombe au Père-Lachaise, inviter Beckett, Deleuze, Gracq et Koltès dans la discussion, envisager Lautréamont comme père naturel de Marcel, etc. François Bon ausculte la *Recherche* avec un moteur de recherche, traque les occurrences des mots électricité, téléphone ou mammoth. Il exploite la *Recherche* comme on exploite une mine. Il en tire de belles pépites ou des curiosités élégantes comme cette phrase qui laisserait entendre que Proust ne

savait pas compter : «... moitié tristesse réelle, moitié énervement de cette vie, moitié simulation chaque jour audacieuse... » En cent courtes scènes, il nous convie au grand théâtre proustien. Sa représentation s'apparente à un éloge de la lecture contre le zapping et de la littérature contre l'industrie culturelle. Comme dans *Autobiographie des objets* (Seuil, 2012), François Bon procède comme un cartographe de ses désirs. Il situe les éléments proustiens dans l'espace. Il trouve des connexions. En cela, il est bien de ce Web 2.0 où tout entre en relations, dans une sorte de grande distorsion du temps, territoire privilégié des réminiscences. Longtemps, François Bon avoue s'être heurté à Proust comme à un mur. Il l'a désormais franchi. En cet automne proustien avec un *Dictionnaire amoureux* de Jean-Paul et Raphaël Enthoven (Plon), un *Proust contre Cocteau* de Claude Arnaud (Grasset), il joue une partition originale. De cette relecture numérique, il tire un essai qui à tous égards s'égare, le récit d'un lecteur contemporain à la recherche d'un temps dif-fus. LAURENT LEMIRE

François Bon

Proust est une fiction

SEUIL

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-02-110073-0

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



28 AOÛT > HISTOIRE France

Les masques de Socrate



Au fil du temps, le procès de Socrate est devenu celui de la démocratie athénienne. L'événement a fini par représenter la liberté d'expression fauchée par l'intolérance. Qu'en fut-il réellement ? Paulin Ismard

examine les faits sous tous ses aspects. Pourquoi le philosophe est-il entré en dissidence et pourquoi la cité s'est-elle montrée intransigeante au point de le condamner à mort ? Maître de conférences en histoire grecque à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, Paulin Ismard, qui a travaillé avec Daniel Cordier pour son livre *De l'Histoire à l'histoire* (Gallimard, 2013), retrouve donc ici son domaine de prédilection. Avec concision, il examine le procès de 399 avant J.-C., sa postérité et comment le philosophe provocateur au visage de satyre est devenu un citoyen modèle, puis une figure du persécuté chez Diderot, Rousseau et les romantiques allemands. Erasme et Montaigne avaient quant à eux émis un doute sur cette lecture un peu trop religieuse à leur goût. La littérature chrétienne a en effet réécrit à sa



Paulin Ismard

façon cette affaire qui intervient à la fin de la guerre du Péloponnèse, et l'islam aussi a mis en avant un Socrate musulman comme avocat du monothéisme contre les idoles. Toutes ces interprétations ont ôté à cet épisode son contexte en brouillant les responsabilités. Paulin Ismard reprend le dossier avec une belle énergie pour montrer que le procès qui opposait Socrate à Mélétos pour impiété et corruption de la jeunesse il y a plus de deux millénaires a toujours beaucoup à nous dire aujourd'hui, notamment sur l'idée que la démocratie se construit aussi avec ceux qui la contestent, et que la pensée grecque n'est pas une antiquité dès qu'on interroge la politique.

Paulin Ismard

L'événement Socrate

FLAMMARION

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 304 P.

ISBN : 978-2-08-128541-5

SORTIE : 28 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ESSAI France

Diderot en liberté

Michel Delon propose une vue réjouissante et kaléidoscopique du philosophe.



Denis Diderot (1713-1784). A l'insaisissable d'une vie, il fallait une biographie fugitive. En voici une. Elle s'adapte parfaitement à un sujet impossible à figer dans un tricentenaire. Michel Delon, éditeur de Diderot et de Sade dans la « Pléiade », professeur à l'université de Paris-4 Sorbonne, l'a bien compris.

Il a donc choisi le principe du coup de sonde. A chaque chapitre, il apporte un élément de compréhension de l'homme ou de l'œuvre. Il parvient ainsi à cerner cet écrivain qui reprochait à son portraitiste Louis Michel Van Loo de n'avoir représenté qu'un visage alors qu'il considérait en avoir cent. Michel Delon part donc sur les traces de Diderot, à Langres, l'austère plateau d'où s'écoule la Seine, où il est né. Il arpente les rues de Paris, ausculte les portraits, dévoile les grands chantiers des œuvres complètes comme celui, toujours en cours, chez Hermann, ou revient sur les récentes polémiques à propos de la célèbre toile de Fragonard qui représenterait non pas le philosophe, mais un autre écrivain, Meusnier de Querlon.

Glouton de savoir, de femmes, de vie, Diderot est le contraire de l'austère Rousseau, son frère ennemi uni par la même passion du savoir. C'est un charnel, un artisan. Il a presque le besoin de toucher une notion pour la comprendre. C'est bien ce qui ressort de ce Diderot physique, bien en chair, qui exprime son refus du luxe en parlant de sa vieille robe de chambre.

Ce *Diderot, cul par-dessus tête* est un Diderot animé. Il montre comment un auteur vit encore aujourd'hui et comment on peut le comprendre. Michel Delon possède le style et les mots pour dire cette complexité avec l'élégance de l'érudition qui ne se montre jamais plus qu'il ne le faut. Il raconte le Diderot traducteur, le Diderot séducteur, le Diderot amateur de peinture, celui qui œuvre pour l'*Encyclopédie* qu'Adam Smith lira comme un roman de la pensée pour y puiser une partie de son libéralisme. Les chapitres sont autant de petits essais incisifs qui peuvent se lire séparément et

même dans le désordre, jusqu'au dernier constitué d'un dialogue imaginaire avec ce trublion qui finit par se révéler. Au-delà du « cas Diderot », Michel Delon nous invite à réfléchir sur notre rapport avec les œuvres d'hier, celles que nous abordons avec nos pensées, nos présupposés et nos demandes d'aujourd'hui. Il évoque ainsi *Les dames du bois de Boulogne* de Bresson ou *La religieuse* de Rivette qui puisent, chacun à sa façon, dans ce formidable accélérateur d'idées que fut l'auteur de la *Lettre sur les aveugles*. On ne pouvait mieux rendre le rêve de liberté si cher à Diderot que dans cet essai libertaire iconoclaste. Michel Delon est resté fidèle à ce *Principe de délicatesse* (Albin Michel, 2011) dans lequel il démontrait l'énergie qui irrigue ces Lumières qu'il aime tant. Voilà pourquoi son Diderot chamboulé semble si présent. L. L.

Michel Delon
Diderot, cul par-dessus tête
ALBIN MICHEL

TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 450 P.
ISBN : 978-2-226-24855-8
SORTIE : 5 SEPTEMBRE



21 AOÛT > BD France

Invitation au voyeurisme

Hommage ludique à *Fenêtre sur cour* d'Alfred Hitchcock, le leporello muet de Pascal Rabaté bouscule le système de lecture classique de la bande dessinée.



A la fois auteur de bandes dessinées (*Ibicus* chez Vents d'ouest, *Les petits ruisseaux* chez Futuropolis...) et cinéaste (l'adaptation de ses *Petits ruisseaux*, *Ni à vendre ni à louer*), Pascal Rabaté trans- cende cette fois les deux dans

une sorte de pièce de théâtre sur papier. Finement travaillé à la gouache, son « leporello » (un livre accordéon, du nom du valet de Don Juan, qui présente sous cette forme à Donna Elvira la liste des conquêtes de son maître) anime un décor unique représentant, dans une rue, les façades mitoyennes de quatre immeubles. Bousculant la lecture classique de la bande dessinée, leurs fenêtres tiennent lieu de cases.

De petites intrigues et de multiples saynètes s'y développent. Elles sont déployées d'un côté du leporello en dix tableaux de jour, les « *matinées* », et de l'autre sur dix tableaux de nuit, les « *soirées* », tous muets, qu'il est recommandé de décrypter en retournant alternativement l'ouvrage à chaque planche pour respecter cette alternance des jours et des nuits. L'évolution des travaux de ravalement sur une des façades permet de ne pas se perdre dans la chronologie. Le petit théâtre de Rabaté révèle des parades amoureuses et sexuelles, un adultère, des ten-



PASCAL RABATÉ/NOCTAMBULE

sions et des conflits, et même un meurtre. On les découvre enchâssés dans des scènes et des gestes de la vie quotidienne qui dévoilent les habitudes et les manies des quelque 25 personnages, chiens compris, entre leurs appartements, le trottoir, le Lavomatic et le café cardinal du quartier. Le dessinateur s'est placé sous les auspices voyeuristes de l'Alfred Hitchcock de *Fenêtre sur cour*, et ludiques de Jacques Tati. Les deux cinéastes ne cessent d'ailleurs de parcourir

le plateau, y circulant comme chez eux.

Ultime clin d'œil, l'un des personnages, vissé devant l'écran de son téléviseur, consomme le jour la filmographie du premier, et la nuit celle du second.

FABRICE PIAULT

Pascal Rabaté
Fenêtres sur rue
SOLEIL,
« NOCTAMBULE »

TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 18,95 EUROS. 56 P. COUL.
ISBN : 978-2-302-03063-3
SORTIE : 21 AOÛT

